

ans compter ce navrant petit croc
du Prince-impérial, âgé de sept ou huit
ans, « tout frisotté, avec une figure bouff
le, un air endormi ». On lui avait donné
un spectacle d'enfants, et, le spectacle fini,
il avait obtenu d'un peu jouer avec les
autres marmots : « Pauvre petit bonhom
me ! Il était là, au milieu des autres qui
gaminaient, empêché de s'amuser par le
grand cordon de la Légion d'honneur
qu'il portait pour la première fois, à la
fois heureux et triste, partagé entre son
âge et sa majesté, et réduit à sourire seu
lement des yeux aux jeux des autres en
fants. »



Allons voilà un merveilleux livre que
nous attendons tous avec impatience. Et
j'ai été absolument heureux et touché de
ce que, après nous l'avoir présenté, M. Al
phonse Daudet finisse en parlant de « lé
gendes imbéciles à détruire » et défende
les Goncourt, *héritiers directs de Balzac et*
de Diderot, dit-il excellentment, d'avoir
rien de commun « avec cette école d'Aïssa
-Ouas, de convulsionnaires de la phrase,
qui s'imaginent qu, pour écrire, il faut
hésiter, désarticuler, désorbiter les mots, » de même
qu'ils ne sont nullement responsables
de « cette littérature ordurière ne s'adres
sant qu'aux bas instincts de l'homme. »
Voilà deux points, certes, sur lesquels j'é
tais fixé, depuis longtemps fixé. Mais ça
fait plaisir tout de même de voir un écri
vain de cette valeur, confirmer ce que l'on
pense. Et je ne m'attendais pas, hier ma
in, au régal d'entendre M. Alphonse Dau
det, infliger du haut d'une tribune reten
nissante, un aussi formel désaveu et à M.
Rosny pour l'école d'Aïssa-Ouas, et à M.
Bonnetain, auteur de *Charlot s'amuse*.

Trublot.

(181) mais non pas à

LES HÉROS

« Aux éclipses de soleil, les sauvages se
lamentent sur la mort de la lumière. Quand
s'obscurcit l'idéal, nous les civilisés, nous
levons les bras au ciel en criant que Dieu
est mort. Qui ne voit les générations futu
res sourire de nos effarements, comme
nous sourions de l'angoisse des sau
vages.

Il est vrai pourtant que les éclipses de
soleil ne durent que quelques minutes
tandis que les éclipses de l'idéal peuvent
durer des siècles. Sans compter que la loi
des évolutions astronomiques est autre
ment aisée à saisir que la loi de l'évolu
tion sociale.

Aussi ne nous étonnerons-nous pas trop
enfin de compte, de l'inquiétude sinon de
la désespérance où se laissent aller de no
us jours la plupart des hommes d'Occident

Aussi accueillerons-nous avec transport quiconque se croira en droit de prononcer une forte parole d'espoir, les prophétiques paroles de la certitude, de la foi.

Or, tel est précisément le cas de Carlyle, ce héros de la pensée britannique contemporaine. On l'a appelé le grand censeur de son siècle. Cette parole est fâcheuse parce qu'elle crée un étrange malentendu, qui dit censeur, contempteur, semble dire esprit chagrin, morose, désenchanté, pessimiste, or rien de plus faux ici. Carlyle est un optimiste vigoureux, puissant. Seulement entendons-nous. Est-il satisfait du présent état de choses ? Loin de là, il le déclare même odieux.

Mais il le subit ou plutôt il l'accepte comme une transition nécessaire, comme la condition inéluctable d'un bien futur. Il l'accepte comme Israël acceptait la marche dans le désert, la fatigue, la soif — en vue de la terre promise ; comme les martyrs chrétiens acceptaient le cirque en vue du paradis.

L'optimisme de Carlyle est un optimisme mélancolique, un espoir souffrant, une allégresse douloureuse, un « quand même » héroïque.

Quand se ferment les portes de l'espérance, les hommes ou bien se roulent dans les cris et les convulsions, ou bien s'assoient dans une immobilité muette, comme pour la suprême veillée funèbre, la veillée du néant. A la fin du monde antique, on vit l'humanité méditerranéenne dans une sorte de grève immenso, délaisser l'outil, le champ, le toit, c'est-à-dire le travail, la famille, la cité, et détourner son regard de la terre maudite ; mais c'était pour regarder les cieux. Aujourd'hui les cieux sont fermés. Où porter les yeux ? La terre est ingrate et le ciel est sourd. Cette fois, c'en est donc fait, semble-t-il, et notre humanité d'Occident, comme la Lucrèce de Shakespeare, semble lire elle-même l'irrémissible arrêt de son destin. « Alors ce pâle cygne, dans son nid de larmes, commença le triste chant funèbre de sa mort. »

Eh bien, c'est dans ce morne abattement, mais dans ce vaste deuil qu'osent s'élever quelques rares voix, parlant de courage, de foi et de salut certain. Ne les écoutons-nous pas avidement, ces voix inespérées, et notamment celle de Carlyle, l'une des plus puissantes d'entre elles. »

Telle est la première page de l'introduction que vient de mettre à la traduction d'un livre de Carlyle (1), M. Izoulet-Loubalières. Cette introduction est à elle seule un livre d'une synthèse sobre et puissante.